

Laval théologique et philosophique



DEL ROSARIO ADRIAZOLA, Maria-Paul, *La connaissance spirituelle chez Marie de l'Incarnation*

Denis Boivin

Volume 48, numéro 2, juin 1992

La violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400708ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400708ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, D. (1992). Compte rendu de [DEL ROSARIO ADRIAZOLA, Maria-Paul, *La connaissance spirituelle chez Marie de l'Incarnation*]. *Laval théologique et philosophique*, 48(2), 306–307. <https://doi.org/10.7202/400708ar>

jugeons plus aujourd'hui un système de pensée en nous fondant sur les circonstances qui l'ont suscité ou sur les événements qui l'ont suivi cinquante ans ou cent ans plus tard. Il est vrai que le projet de Rosenzweig était historiographique et que le titre *De Hegel à Bismarck* lui aurait mieux convenu. Dans cette perspective, toutefois, l'hypothèse de la continuité s'effondre d'elle-même. Rosenzweig admet que le système hégélien, après la mort du philosophe, a été pris en charge par des théoriciens qui n'en ont respecté ni l'esprit, ni la méthode. Il n'a été réalisé, s'il le fut, que dans sa caricature. Le progrès des études hégéliennes nous oriente d'ailleurs vers une autre interprétation. Par son acceptation des droits de l'homme — droits-liberté et droits sociaux — et par sa conception de la constitution comme expression de la conscience-de-soi du peuple, Hegel est beaucoup plus près du libéralisme bien compris que de la «Macht — und Realpolitik» de l'Empire allemand. Le peu d'intérêt que porte Hegel au pangermanisme est particulièrement révélateur. Déjà, à Nuremberg, dans la *Propédeutique philosophique* — Rosenzweig l'a noté —, Hegel refusait de confondre l'État et la nation ou même de considérer la nation comme «une condition nécessaire à l'État» (p. 231). La coïncidence de la nation et de l'État était à ses yeux, tout au plus, «une heureuse chance». Dans la *Philosophie du droit* de Berlin, la nation est présente mais à sa place, comme la confortation de la Constitution rationnelle dans la disposition subjective du patriotisme. Faisant allusion à l'idée de «fondement national-culturel de l'État», Rosenzweig constate laconiquement: «Hegel était fort éloigné de tout cela» (p. 373). L'insistance de Rosenzweig sur l'oubli de la nation s'explique par l'influence qu'exerçait sur lui son maître Meinecke. De plus, l'État-puissance, pour Hegel, n'est pas l'État de la violence aveugle mais plutôt l'État qui doit sa puissance à la rationalité et qui est au service de la rationalité.

Dans la *Présentation*, Gérard Benussan rejette avec vigueur le reproche que R. Bodei fait à Rosenzweig «d'avoir contribué à l'édification d'une image statolâtre de Hegel, au moins à Berlin» (p. XXXI). Ce grief serait parfaitement non-fondé. Il nous invite plutôt à voir au travail dans *Hegel et l'État* un «anti-étatisme absolu» dont *L'Étoile de la Rédemption* devait un an plus tard révéler le contenu philosophique. Ce conseil vient à propos car les deux œuvres sont en effet inséparables.

Lionel PONTON
Université Laval

Vance MENDENHALL, **Une Introduction à l'analyse du discours argumentatif**. Des Savoirs et savoir-faire fondamentaux. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 188 pages.

Cet ouvrage du Professeur Vance Mendenhall se définit comme un «manuel de logique informelle», consacré à l'étude des éléments du discours argumentatif.

Les chapitres se regroupent autour de trois grands axes: actes discursifs, information discursive, discours argumentatif. Afin d'illustrer son propos, l'auteur utilise plusieurs exemples tirés de quotidiens ou de publicités. De plus, des travaux pratiques et des auto-évaluations complètent les chapitres, et le lecteur pourra même écrire dans les espaces prévus.

Malgré quelques imprécisions, l'auteur propose des cas variés et originaux, parfois même surprenants. Cependant, celui-ci aurait pu songer à dater tous les extraits cités (omissions aux pp. 30, 117, 257, 258, par exemple). De même, pour ce genre de manuel pédagogique d'initiation, on pourrait espérer y trouver un glossaire des termes utilisés et une courte bibliographie. Ces lacunes amenuisent les ambitions initiales contenues dans le sous-titre de l'ouvrage (*Des Savoirs et savoir-faire fondamentaux*).

YVES LABERGE
Université Laval

Maria-Paul del Rosario ADRIAZOLA, **La connaissance spirituelle chez Marie de l'Incarnation**. Paris/Québec, Éditions du Cerf/Anne Sigier, 1989, 403 pages.

On aurait été porté à croire qu'après Dom Oury, tout avait été dit sur Marie de l'Incarnation; ce livre, au contraire, donne l'impression qu'on ne fait que commencer à comprendre cette mystique. Klein, déjà, avait dégagé un «Itinéraire mystique»; il faut admettre aujourd'hui que ce n'était qu'un sentier battu à côté de cet ouvrage critique. L'auteure, oblate, nous livre selon une évolution progressive — donc avec une approche chronologique — la découverte même de la spiritualité chez Marie de l'Incarnation. Ce livre fait participer intellectuellement à l'aventure de Marie de l'Incarnation, à sa «perception expérientielle et réfléchie du donné révélé» (p. 33). L'auteure parle «sans cachette» (p. 51), avec une simplicité remarquable, du sens même du mysticisme.

Adriazola, à la suite là-aussi de Klein, nous introduit au vocabulaire de la grande mystique: «impression», «expérience», «frayeur», «horreur», «prodige», «consomme», «anéantit», «conversion», etc. (p. 53). Elle sait retracer les influences littéraires et fait des rapprochements avec d'autres auteurs mystiques tels Catherine de Sienne (p. 54) et même Thérèse de Lisieux (p. 69).

Dans la deuxième partie de ce livre, l'auteure aborde les thèmes majeurs de la mystique par ordre d'importance.

La plus grande qualité de ce livre est peut-être de poursuivre les grandes intuitions de Dom Janet, le premier à s'être penché sur les oeuvres redécouvertes de Marie de l'Incarnation.

Denis BOIVIN

Michel MASSENET, *Jacob ou la fraude*. Paris, Éditions du Cerf, 1991, 143 pages.

Dans ce beau livre, M. Massenet nous propose une lecture des «gestes de Jacob» (p. 19) au soir de son rendez-vous avec Dieu au gué du Jabok (Gn 32,23-33). Le langage poétique de l'auteur nous précipite d'emblée au cœur du conflit joué ce soir-là: la peur que Jacob a d'Ésaü, ce frère à qui il a usurpé par fraude l'aïnesse et la bénédiction de son père. La fraude, voilà le signe distinctif de sa vie: «tantôt dominante, tantôt dominée, tantôt utilisée contre lui ou par lui, elle n'avait cessé d'être présente: il n'avait été au mieux qu'un manipulateur, au pire qu'un manipulé» (p. 45).

Ce livre de M. Massenet ne se préoccupe pas des nouvelles recherches de l'exégèse historico-critique. Loin d'être une approche diachronique, cette réflexion met plutôt en relief l'unité profonde non seulement de la Genèse, mais aussi de l'ensemble de la Bible. Autrement dit, l'auteur n'a pas pour objectif de solutionner le problème toujours discuté de la critique des sources, ni de cerner une réalité quelconque d'un personnage appelé Jacob. «Nous n'en saurions pas davantage sur Jacob, dit M. Massenet, si nous détenions dans l'un de nos musées la coupe dans laquelle il buvait, ou la selle de chameau sur laquelle s'était assise Rachel pour dissimuler à son père, Laban, le vol de ses dieux lares» (p. 17).

Ce livre est plutôt écrit sous forme d'une méditation et c'est pourquoi le langage théologique de M. Massenet est en quelque sorte une mosaïque d'al-

lusions et de références à l'Écriture, aussi bien à l'Ancien qu'au Nouveau Testament. En outre, les citations des Pères de l'Église et d'écrivains comme Sören Kierkegaard, Mikhaïl Bulgakov, Thomas Mann et Lie Tseu nous montrent une préoccupation d'actualisation, d'application de l'Écriture à chacun d'entre nous. Bref, ce petit livre enrichissant se veut, du début à la fin, une lecture motivée par le désir de rencontrer dans l'Écriture le Dieu de Jacob.

Aldina DA SILVA
Université du Québec à Montréal.

Madeleine SCOPELLO, *Les gnostiques*. Coll. «BREF», no 37. Paris/Montréal, Cerf/Fides, 1991, 127 pages.

Les connaissez-vous ces personnes qui ont fait partie du gnosticisme, ce mouvement centré sur la connaissance, qui s'est développé aux II^e et III^e siècles de notre ère dans l'Empire romain? C'est par l'intermédiaire de leurs textes et par les réfutations des Pères de l'Église que Madeleine Scopello a choisi de nous les présenter.

Cet ouvrage de la collection «BREF» comprend cinq parties. La première traite des sources indirectes et directes. Les premières se trouvent dans les dénunciations dans le Nouveau Testament et dans les grandes réfutations de quelques Pères de l'Église et de philosophes du III^e siècle. Les sources directes comprennent quelques manuscrits retrouvés aux XVIII^e et XIX^e siècles et conservés à Londres, Oxford et Berlin, et l'importante bibliothèque de documents gnostiques trouvés en 1945 à Nag Hammadi (Haute Égypte). Ces derniers documents déposés au Musée copte du Vieux Caire sont l'objet d'étude de plusieurs chercheurs et chercheuses à travers le monde.

La deuxième partie se concentre sur les auteurs et les textes. Les principaux sont Simon le Magicien, Ménandre et Saturnin, Basilide et Valentin. La doctrine de ce dernier est présentée avec les différents éléments de révélation du monde supérieur désigné comme plérôme (plénitude). Les éléments sont organisés selon une hiérarchie, et la trentième entité est féminine; elle s'appelle Sagesse (en grec *Sophia*). «Le mythe de Sophia constitue une des clefs de voûte de la spéculation gnostique» (p. 47); il sera développé ultérieurement dans les écoles de Valentin, entre autres avec Ptolémée et Héracléon. Les cinquante-deux traités de Nag Hammadi trouvent leur